HAL
open science

“ Persistance des lieux de culte à Atfih. Vers une carte archéologique des antiques espaces cultuels ”

Charlène Cassier

To cite this version:

Charlène Cassier. “ Persistance des lieux de culte à Atfih. Vers une carte archéologique des antiques espaces cultuels ”. Ch. Cassier (éd). Géographie et archéologie de la religion égyptienne. Espaces cultuels, pratiques locales, 17, , p. 49-67, 2017, CENiM. halshs-03318884

HAL Id: halshs-03318884

https://shs.hal.science/halshs-03318884

Submitted on 4 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Persistance des lieux de culte à Atfih

Vers une carte archéologique des antiques espaces cultuels

Charlène Cassier

ASM - Archéologie des Sociétés Méditerranéennes, UMR5140,

Univ Paul-Valéry Montpellier 3, CNRS, MCC, 34000, Montpellier, France *

LA LOCALITÉ PRINCIPALE de la plus septentrionale des provinces de Haute-Égypte est documentée durant près de 3000 ans mais de manière sporadique. Deux faits ont toutefois persisté durant ces millénaires. Le premier est son emplacement, sur la rive est, près de l'actuelle ville d'Atfih. Le deuxième est précisément sa qualité de localité principale, de la XXIIe province de Haute-Égypte en tant que *Tp-jḥ.w*, et du nome Aphroditopolite en tant qu' Ἀφροδίτης πόλις.

La seule zone archéologique fouillée méthodiquement se situe à l'est d'Atfih. Malgré des premiers « rapports » de fouilles succincts, des recherches au sein des archives ont permis de localiser quelques objets issus de ces travaux archéologiques et de les replacer dans leur contexte de découverte. Confrontée aux données de terrain recueillies grâce aux campagnes 2008 et 2009 de la Mission égypto-française d'Atfih (MEFA), cette remise en contexte a permis d'identifier la zone archéologique est comme un ensemble comprenant des nécropoles civiles datant de l'Ancien Empire à l'époque romaine, ainsi qu'une nécropole dédiée aux hypostases de Hésat, la vache sacrée des lieux durant l'Antiquité [1].

Ces travaux archéologiques ne suffisent pas à évaluer l'organisation spatiale des aires cultuelles du chef-lieu antique et de ses alentours immédiats, cependant les principaux cultes locaux sont connus [2]. En outre, on constate une persistance dans la fonction sacrée et/ou sainte de plusieurs espaces à Atfih de l'Antiquité à nos jours. Ainsi, pour tenter d'identifier, voire de localiser les lieux de culte antiques, en plus de l'archéologie, d'autres éléments peuvent être pris en considération : la toponymie, à travers les différentes périodes de l'histoire égyptienne, la papyrologie grecque et les témoignages des auteurs coptes et arabes. Il s'agit donc d'analyser ces données afin de les confronter aux cartes de la région.

---

* Ce travail a bénéficié du soutien du LabEx ARCHIMEDE au titre du programme « Investissement d'Avenir » ANR-11-LABX-0032-01.

[1] Pour l'historique des fouilles voir Ch. CASSIER, « Fouilles à Atfih au début du XXe siècle », *ENiM* 4, 2011, p. 273-290. Au matériel cité dans cet article, il faut ajouter des cartonnages de momie conservés au Spurlock Museum of World Cultures (Illinois, USA) qui semblent provenir des fouilles de l'Egypt Exploration Fund : consulter http://www.spurlock.illinois.edu : 1912.01.0003 et 1912.01.0004.

[2] Les cultes relatifs à ce chef-lieu provincial ont fait l'objet de ma thèse de doctorat intitulée *Tepytihout (Atfih) et sa province. Recherches de géographie religieuse*, sous la direction du Prof. J.-Cl. Grenier, soutenue en octobre 2009 à l'Université Paul-Valéry Montpellier 3.

Le principal espace cultuel : le « grand temple » d'Atfih

Un lieu de culte ancien, une métropole provinciale

L'existence d'un territoire ayant pour emblème un outil tranchant [3] est assurée dès la IIIe dynastie : plusieurs personnages semblent y avoir exercé différentes fonctions [4]. Dès la IVe dynastie, les documents à caractère géographique font de ce territoire, où sont localisés des domaines funéraires, le plus septentrional de la Haute-Égypte [5]. Cette position géographique permet de le désigner usuellement comme la XXIIe province de Haute-Égypte. Cependant, pour les périodes anciennes, aucun élément ne permet d'évaluer sa superficie, ses frontières, ses sanctuaires et ses cultes ; l'identité de son éventuel chef-lieu est inconnue.

Le toponyme Tep-ihou est attesté pour la première fois sur un document datant approximativement de la VIe dynastie ( ) et il y est associé à Hathor [6]. L'archéologie assure que les nécropoles civiles sont en activité dès l'Ancien Empire [7], on peut donc en déduire que, au moins à partir de la VIe dynastie, Tep-ihou était un lieu de culte dédié à Hathor auquel était attaché une communauté, dans le nord de la Haute-Égypte [8]. À partir du Nouvel Empire, Tep-ihou, toujours étroitement associé à la même déesse, apparaît clairement comme le chef-lieu cultuel de la XXIIe province de Haute-Égypte [9]. Toutefois, plutôt que l'existence physique d'un temple, c'est le culte de la divinité auquel il était dédié qui est surtout documenté. Les découvertes archéologiques à Atfih prouvent en effet que le culte

---

[3] Pour l'évolution de cet emblème, retranscrit Méténou, cf. Ch. CASSIER, *Tepytihout (Atfih) et sa province. Recherches de géographie religieuse*, thèse de doctorat inédite, Montpellier, 2009, p. 276-282.

[4] Voir notamment le bloc au nom du *nḫ.t-ḥrw* Akhtyâa conservé à Berlin (G. ROEDER, *Aegyptische Inschriften aus den Königlichen Museen zu Berlin* I, Leipzig, 1913, p. 267, n° 15302 et 15303 ; J. YOYOTTE, « Un corps de police de l'Égypte pharaonique », *RdE* 9, 1952, p. 146-147 pour ce titre méconnu) ainsi que la mention du « directeur des travaux » Kaoudjânkh sur une stèle vue par P.E. Newberry (« The Tree of The Herakleopolite Nome », *ZÄS* 50, 1912, p. 79).

[5] Ces domaines sont dédiés à Snéfrou et à Sahourê, voir H.K. JACQUET-GORDON, *Les noms des domaines funéraires sous l'Ancien Empire égyptien*, *BiEtud* 34, 1962, p. 134, n° 52-54 ; p. 390, n° 17 et p. 394, n° 33. Voir aussi l'autobiographie d'Ouni dans laquelle la Haute-Égypte est délimitée « de l'avant d'Éléphantine au nord de Méténou » : A. ROCCATI, *La littérature historique sous l'Ancien Empire égyptien*, *LAPO* 11, 1982, p. 190-191 pour la bibliographie et cf. p. 193, § 181, p. 195, § 185 pour le passage cité ; pour ce personnage voir aussi Ph. COLLOMBERT, « Une nouvelle version de l'autobiographie d'Ouni », dans R. Legros (éd.), *Cinquante ans d'éternité. Jubilé de la Mission archéologique française de Saqqâra*, *MAFS* V, *BiEtud* 162, 2015, p. 145-157.

[6] Fr.H. LUTZ, *Egyptian Tomb Steles and Offering Stones of the Museum of Anthropology and Ethnology of the University of California*, Leipzig, 1927, p. 2, pl. 9, n° 17. La graphie de ce toponyme connaît plusieurs variantes au cours de l'histoire, voir Ch. CASSIER, *Tepytihout (Atfih) et sa province*, p. 285-297.

[7] Ch. CASSIER, *ENiM* 4, 2011, p. 287-288 pour quelques objets datés de l'Ancien Empire.

[8] Noter que ni la localité Tep-ihou ni Hathor ne sont mentionnées en relation avec Méténou sur les soubassements de la chapelle de Sésostris Ier à Karnak, voir projet *Karnak* KIU 1128 [consulté le 15/10/16] et la bibliographie relative. Pour P. Lacau et H. Chevrier (*Une chapelle de Sésostris Ier à Karnak. Texte*, Le Caire, 1956, p. 215) ces soubassements se réfèrent à des panthéons locaux anciens ; le toponyme et la déesse sont pourtant attestés dès la VIe dynastie, cette chapelle évoquerait donc des croyances antérieures.

[9] Voir les litanies de « Thèbes victorieuse » : *KRI* II, 595, 5 et 6 ; cf. le papyrus Harris où Tep-ihou est la seule localité de la province mentionnée, elle est aussi la dernière de Haute-Égypte (61b, 17 : P. GRANDET, *Le Papyrus Harris I (BM 9999)*, *BiEtud* 109/I, 1994, p. 311). Dans le papyrus Wilbour, les *ḫꜣ tꜣ* de Pharaon sont placées sous l'autorité d'un prêtre de cette localité ; elles sont aussi localisées par rapport à Tep-ihou : A.H. GARDINER, *The Wilbour Papyrus* I-III, Oxford, 1941-1948 : A55, 11 (§ 144) ; B8, 16 (§ 5) ; B9, 1 (§ 5) ; B11, 26 (§ 7) ; B11, 27 (§ 7) ; B12, 34 (§ 8) ; B13, 28 (§ 9) et B22, 31 (§ 34).

d'Hathor fut actif jusqu'à la Troisième Période intermédiaire [10] et la documentation démotique assure de sa persistance jusqu'à la fin de la période dynastique [11].

La pérennité du culte d'Hathor et l'ancienneté de son temple expliquent pourquoi, au moins à partir de la XXVIe dynastie et jusqu'à l'époque romaine, les processions de géographie religieuse font systématiquement de Tep-ihou et de son Hathor respectivement la localité principale et le démiurge de la XXIIe province de Haute-Égypte [12].

Faute de sources, l'évolution de Tep-ihou depuis sa fondation, ou du moins depuis ses premières attestations, est difficile à saisir. Toutefois, à partir du Nouvel Empire, un autre toponyme peut désigner le chef-lieu provincial : Per-nebet-Tep-ihou, « Domaine de la maîtresse de Tep-ihou » [13]. Si l'on se fie à son étymologie, en plus du lieu de culte originel Tep-ihou, qui appartient à la divinité principale Hathor (*nb.t*), il désignerait le territoire étendu (*pr*) de cette même déesse, comprenant probablement des magasins, diverses zones d'activités agricoles et artisanales, d'autres édifices cultuels ainsi que des regroupements d'habitations, ruraux notamment. Ce toponyme désignerait donc l'agglomération qui s'est organisée au fil du temps à proximité du lieu de culte primitif – le temple, demeure de la déesse locale [14] – ce que corrobore le fait qu'il soit principalement attesté en contexte profane [15].

Cependant, il semble que, plus tardivement, l'agglomération ait été cultuellement associée à Isis. En effet, d'après la *Chronique démotique*, Isis est *tꜣ nb(.t) Pr-nb(.t)-Tp-jḥ(.w)* [16], une désignation qui n'est pas donnée à Hathor ; de la même manière, Isis, seule, n'est pas la *nb.t Tp-jḥ(.w)* [17]. En tant que maîtresse de l'agglomération, cette dernière se retrouve prédominante, mais Hathor reste la maîtresse du temple primitif et indigène. L'association entre Isis et *Pr-nb(.t)-Tp-jḥ(.w)* semble quant à elle refléter la nouvelle administration du pays à partir du IVe siècle av. J.-C. Suivant le modèle hellénistique, Isis, déesse reconnue et

---

[10] Kh. EL-ENANY, « Une statuette sistrophore d'Atfih », *BIFAO* 112, 2012, p. 129-138 ; *id.*, « Une statuette privée d'Atfih », *ENiM* 6, 2013, p. 27-32.

[11] Un papyrus démotique, datant probablement du IVe siècle av. J.-C. et découvert à Saqqâra, mentionne une [*Ḥw.t-Ḥr*] *wr.t nb.t Tp-nꜣ-jḥ* [*tꜣ ntr.t ʿꜣ.t*] dans une invocation, suivie d'une possible autre mention de *Tp-jḥ* (pDem.Saq I, 2, v° col. x+1, l. 1 et 2), voir H.S. SMITH, W.J. TAIT, *Saqqâra Demotic Papyri* I, *Texts from Excavations* 7, 1983, p. 110, 113-115, n. ah et am, p. 128, pl. 6-7.

[12] La plus ancienne procession répertoriée associant Hathor de Tep-ihou et la XXIIe province de Haute-Égypte est présente sur un bloc datant du règne de Psammétique Ier et découvert à Tanis, voir O. PERDU, *Recueil des Inscriptions Royales Saïtes* I, *EtudEg* 1, Paris, 2002, p. 125-126, n° 27[5].

[13] Cf. l'*Onomasticon* d'Amenemopé : *AEO* II, p. 119*-120* et pl. XIa, où le toponyme est le dernier de Haute-Égypte.

[14] Sur ce phénomène, Fr. LECLÈRE, *Les villes de Basse Égypte au Ier millénaire av. J.-C.*, *BiEtud* 144/2, 2008, p. 590-654 notamment ; D. AGUT-LABORDÈRE, « Les "petites citadelles". La sociabilité du *tmy* "ville", "village" à travers les sagesses démotiques », dans G. Gorre, P. Kosmann (dir.), *Espaces et territoires de l'Égypte gréco-romaine. Actes des journées d'études, 23 juin 2007 et 21 juin 2008*, *Cahier de l'atelier Aigyptos* 1, *HEMGR* 48, 2013, p. 115-117.

[15] Voir R.A. CAMINOS, *The Chronicle of the Prince Osorkon*, *AnOr* 37, 1958, p. 57-60 et 142, 144, pour des mentions de populations en rapport avec ce toponyme, et N.-Ch. GRIMAL, *La stèle triomphale de Pi(ʿAnkh)y au Musée du Caire JE 48862 et 47086-47089*, *MIFAO* 105, 1981, p. 12, 5* et pl. I et V, recto l. ; pour un phénomène identique relatif à Akhmîm, voir dans cet ouvrage M. CLAUDE, « De *Jpw* à Panopolis. Regards grecs sur la toponymie et la topographie d'un territoire égyptien », p. 70-72.

[16] pBN 215, r°, col. 3, 15 (W. SPIEGELBERG, *Die sogenannte Demotische Chronik des Pap. 215 der Bibliothèque Nationale zu Paris nebst den auf der Rückseite des Papyrus stehenden Texten*, *Demotische Studien* 7, 1914, p. 11, 16 et pl. II). Ce texte daterait de l'époque ptolémaïque, cf. H. FELBER, « Die Demotische Chronik », dans A. Blasius, B.U. Schipper (éd.) *Apokalyptik und Ägypten. Eine Kritische Analyse der Relevanten Texte aus dem Griechisch-Römischen Ägypten*, *OLA* 107, 2002, p. 106-110.

[17] Sauf lorsqu'elle est associée à Hathor ou bien dans le contexte particulier du temple d'Isis à Dendara, cf. *infra*.

légitime pour les Grecs [18], est la protectrice de l'agglomération Per-nebet-Tepihou qui prend pour ces derniers le nom d'Aphroditopolis, comme le prouve le *Rêve de Nectanebo*, récit connu en grec et en égyptien ancien [19]. Cette appellation de « Ville d'Aphrodite » serait due aux personnalités de l'Hathor indigène et de l'Isis hellénisée, similaires à celle de la déesse grecque [20].

En tant que maîtresse de l'agglomération, Isis bénéficie d'un culte associé à celui de la déesse ancienne, Hathor. Ainsi à partir des premiers règnes des lagides, dans la documentation de géographie religieuse reflétant la religion indigène, elles sont, ensemble, « maîtresse de Tep-ihou » [21]. Le Grand texte géographique d'Edfou signale en effet que « Isis est ici sous la forme d'Hathor maîtresse d'< Atfih > » [22]. Les sources en démotique présentent quant à elles un syntagme *Ḥw.t-Ḥr nb(.t) Tp-jḥ, ꜣs(.t) tꜣ ntr.tꜥꜣ.t* [23]. Bien qu'il ne soit, pour l'heure, pas attesté par des sources en égyptien ancien provenant d'Atfih [24], un syntagme similaire existe en grec : Ἀθερνεβθφηι Ἴσιος θεᾶς μεγίστη[ς] [25]. L'exemple grec montre deux choses : d'une

[18] Fr. DUNAND, *Le culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée. Le culte d'Isis et les Ptolémées*, *EPRO* 26/1, 1973, p. 80-108.

[19] La version en grec (pLeiden I 396 = *UPZ* I 81), d'époque ptolémaïque, est inachevée. Elle évoque, col. IV, le graveur Petesis originaire d' Ἀφροδίτης πόλεως τοῦ Ἀφροδιτοπολίτου (pour une bibliographie voir Ph. MATTHEY, « Récits grecs et égyptiens à propos de Nectanébo II : une réflexion sur l'historiographie égyptienne », dans N. Belayche, J.-D. Dubois (dir.), *L'oiseau et le poisson. Cohabitations religieuses dans les mondes grec et romain*, *Religions dans l'Histoire*, 2011, p. 310-315 ; B. LEGRAS, *Les Reclus grecs du Sarapieion de Memphis. Une enquête sur l'hellénisme égyptien*, *StudHell* 49, 2011, p. 216-225). Le même personnage est mentionné dans les versions en démotique d'époque romaine (pCarlsberg 424, 499, 559 + PSI inv. D 60 verso) où le nom de sa localité d'origine prend la forme *Pr-nb.t-Tp-jḥ(.w)* (l. 5), voir K. RYHOLT, *The Carlsberg Papyri 10. Narrative Literature from the Tebtunis Temple Library*, *CNIP* 35, 2012, p. 157-170 et pl. 20-21. Je ne connais pas de document où le toponyme Per-nebet-Tep-ihou est retranscrit en caractères grecs, il se retrouve cependant en copte sous les formes ⲡⲉⲧⲡⲉϩ, ⲡⲉⲧⲡⲏϩ, ⲡⲉⲧⲫⲉϩ (cf. St. TIMM, *Das christlich-koptische Ägypten* 1, p. 251-256). Pour la première mention d'Aphroditopolis dans la documentation en grec, au IIIe siècle av. J.-C, et la dernière, au VIe siècle de notre ère, voir TM Geo ID 236 [consulté le 15/10/16]. L'existence d'un gymnase est avérée (voir A. BERNAND, *La prose sur pierre dans l'Égypte hellénistique et romaine* I, Paris, 1992, p. 96 et 97, l. 3, 4, 36 et II, p. 98 pour la bibliographie relative) et différentes sépultures gréco-romaines ont été découvertes dans la zone des nécropoles (Ch. CASSIER, *ENiM* 4, 2011, p. 273-290).

[20] Pour un papyrus grec mentionnant à la fois la déesse Aphrodite, la vache Hésat et Isis, voir P.W. PESTMAN, *Greek and Demotic Texts from the Zenon Archive*, *P.L.Bat* XX A, 1980, p. 188-194, n° 50 ; noter qu'il n'est pas fait référence à la déesse indigène Hathor.

[21] Le culte d'Isis à Atfih semble plus ancien mais cette Isis « indigène », associée aux traditions osiriennes, ne paraît pas être considérée comme la maîtresse des lieux (voir W.M.Fl. PETRIE, E. MACKAY, *Heliopolis, Kafr Ammar and Shurafa*, *BSAE* 24, 1915, p. 38, pl. 40, n° 7).

[22] *Edfou* I²/3, 343, 16-17 et *Edfou* XV, pl. 14.

[23] Voir par ex. S.R.K. GLANVILLE, « A Demotic Contract of the Third Century from the Fayyum (Dem. P. Brit. Mus. 10616) », dans S.R.K. Glanville (éd.), *Studies presented to F.Ll. Griffith*, Londres, 1932, p. 155 (B. 2) et p. 156 (A.4-B.4) ; K.-Th. ZAUZICH, « Die Bestätigung einer Rekonstruktion (P Loeb 62 + P Berlin 15558) », dans Staatliche Museen zu Berlin (éd.), *Festschrift zum 150 jährigen Bestehen des Berliner Ägyptischen Museums*, *Mitteilungen aus der Ägyptischen Sammlung* VIII, 1974, p. 336-337 et abb. 1, l. 6-7. La provenance des documents suggère toutefois la Tep-ihou du Fayoum (TM Geo ID 233 [consulté le 15/10/16]) et non le chef-lieu de la XXIIe province.

[24] Voir cependant les tournures comme en *Edfou* V, 184, 6-7 : *Ḏd mdw jn Ḥw.t-Ḥr nb.t Tp-jḥ.t, Jr.t Rꜥ ḥry-jb Bḥd.t, ꜣs.t wr(.t)*, « Paroles dites par Hathor maîtresse d'Atfih, l'Œil de Rê qui réside à Béhédet, Isis, la grande (....) » ou dans les papyri de Tebtynis : *Jr Ḥw.t-Ḥr nb.t Tp-jḥ.t, ꜣs.t pw, mw.t ny.t Ḥr*, « Quant à Hathor maîtresse d'Atfih, c'est Isis, la mère d'Horus (...) », d'après J. OSING, *Hieratische Papyri aus Tebtunis* I-II, *CNIP* 17, 1998, p. 166-169 et pl. 13-13A.

[25] *BGU* VI, 1216, l. 88-89 et cf. l. 100-101 (cf. *infra*).

part, la lexicalisation du syntagme *Ḥw.t-Ḥr nb.t Tp-jḥ(.w)* en Ἀθερνεβθφηι [26] qui démontre l'étroite association entre Hathor et son temple, d'autre part, il prouve, à l'appui de la documentation de géographie religieuse et des sources en démotique, le rapprochement des cultes d'Hathor et d'Isis. Puisqu'Isis ne remplace pas Hathor, on imagine que les deux déesses cohabitaient dans le même temple, le principal, le « grand temple » local ; le phénomène est attesté ailleurs en Égypte [27]. Le fait qu'Isis et Hathor partageaient aussi le même animal sacré local, la vache Hésat, corrobore cette hypothèse [28].

Quant au rôle de localité mère, de métropole, tenu par Aphroditopolis, il est prouvé par le fait qu'elle donne son nom au nome lui-même [29]. En outre, les monnaies de nome d'époque romaine montrent la persistance du rôle d'Aphroditopolis en tant que métropole [30].

Parallèlement, l'emblème égyptien désignant la XXIIe province de Haute-Égypte ( ) reste usité dans la documentation hiéroglyphique durant la période romaine [31], comme une volonté de faire persister le caractère ancien, indigène et religieux de ce territoire.

Désignations du « grand temple », siège du rite local

Dans la littérature égyptologique, les termes « grand temple » désignent usuellement le principal complexe cultuel local avec ses chapelles, ses magasins, ses cours et ses autres dépendances, le tout étant contenu dans une enceinte. Dédié à la divinité tutélaire, il est souvent l'espace sacré le plus ancien et le noyau de la localité [32]. Les rares sources connues jusqu'au Nouvel Empire ne semblent pas nommer de manière particulière le principal complexe cultuel local, seul Tep-ihou est indiqué [33]. Il est désigné par *Pr-nbw* sur la statue cube d'Amenmès [34] mais il s'agit d'un toponyme courant pour nommer les temples d'Hathor [35].

La documentation tardive de géographie religieuse révèle en revanche un toponyme particulier. Attesté quatre fois, il apparaît lorsqu'il est question des principaux centres cultuels d'Égypte, de leurs rites et offrandes spécifiques, ainsi que des composantes de leurs territoires [36].

---

[26] Ἀθερ pour *Ḥw.t-Ḥr*, νεβ pour *nb.t* et θφηι pour *Tp-jḥ*, voir W. SPIEGELBERG, « Ägyptologische Beiträge », *APF* 7, 1924, p. 183-185.

[27] À Dendara les cultes d'Hathor et Isis sont étroitement associés dans le grand temple initialement dédié à Hathor (S. CAUVILLE, *Le temple de Dendera. Guide archéologique*, *BiGen* 12, 1990, p. 11) ; un temple aux dimensions plus modestes fut aussi élevé spécialement pour Isis, dans l'enceinte, à l'arrière du grand temple (S. CAUVILLE, *Dendara. Le temple d'Isis* II, *OLA* 179, 2009, notamment p. 2-4).

[28] Ch. CASSIER, « La vache Hésat, une femelle parmi les animaux sacrés uniques ? », dans M. Massiera, B. Mathieu, Fr. Rouffet (éd.), *Apprivoiser le sauvage/Taming the Wild*, *CENiM* 11, 2015, p. 56-57 et *infra*.

[29] Pour des attestations dans la papyrologie grecque, voir TM Geo ID 2724 [consulté le 15/10/16].

[30] Pour un exemple de drachme datant du règne de Trajan, voir MUSÉES DE MARSEILLE, RMN (éd.), *Égypte Romaine. L'autre Égypte*, catalogue de l'exposition, musée d'Archéologie méditerranéenne, Marseille, 1997, p. 74, n° 56.

[31] Par exemple *MamDend.* 124, 15, sous le règne de Trajan.

[32] Fr. LECLÈRE, *Les villes de Basse Égypte au Ier millénaire av. J.-C.*, *BiEtud* 144/2, 2008, p. 616-619.

[33] P. GRANDET, *loc. cit.*

[34] J.J. CLÈRE, *Les chauves d'Hathor*, *OLA* 63, 1995, p. 164-170, doc. O, texte A, lignes 1 et 10. Le temple d'Hathor est aussi simplement rendu par le vocable *r(3)-pr* (texte A, l. 11, texte B, col. 3).

[35] *GDG* II, p. 93.

[36] Sur les rites et offrandes locaux voir Ph. DERCHAIN, « Un manuel de géographie liturgique à Edfou », *ChronEg* XXXVII/73, 1962, p. 31-65. Pour un exemple en contexte provincial voir L. CAGNARD, « Létopolis et l'offrande des yeux », dans Chr. Zivie-Coche (éd.), *Offrandes, rites et rituels dans les temples d'époques*

Les temples tardifs nous apprennent que le rite relatif à Tep-ihou consiste à apaiser la déesse locale, il est accompli par le roi de différentes manières [37] :

(1) Par l'offrande du sistre à Hathor, anthropomorphe, qui est notamment « maîtresse de Méténou », « maîtresse de Tep-ihou », « Isis la grande », « la mère du dieu », « celle qui préside à ⟦ », « la maîtresse du lait blanc » [38].

(2) Par l'offrande de l'*ouncheb* à Hathor, anthropomorphe, qui est notamment « mère du dieu de Méténou », « maîtresse de Tep-ihou », « Hésat », « Ouret », « Sekhathor », « Akhet », « la grande de Pehouy Chemâou », « Hésat mère du dieu de Méténou », « celle qui s'assoit sur son trône dans Pehouy Chemâou » [39].

(3) Par l'acte de « prier le dieu », Hathor, à tête de vache et accompagnée d'Harmotès – l'Horus local, cf. *infra* –, qui est notamment « souveraine parmi ses lumineuses », « Lumineuse », « parfaite », « *ba* femelle », « la grande », « maîtresse des lumineuses », « celle qui préside à ⟦ », « celle qui voit le visage de celui qui apparaît entre ses cornes », « maîtresse de Tep-ihou », « Hésat mère du dieu de Méténou », « celle qui préside à Pehouy Chemaôu » [40].

(4) Par l'offrande de la *ménat* et du sistre à Hathor, dénommée « souveraine », « *nebty rekhyt* », « celle qui préside à ⟦ », « maîtresse de Tep-ihou », « Hésat mère du dieu de Méténou » [41].

Dans chacune de ces sources, les références aux vaches Hésat, Ouret, Sekhathor, Akhet, l'apparence bovine d'Hathor et la mention du lait blanc démontrent que c'est sous cet aspect bovin que la déesse se révèle apaisée. Ce rite est en effet associé au principal épisode mythologique local, dont les éléments sont connus par diverses sources, au cours duquel une déesse est victime d'une décapitation, puis est secourue par Thot, qui use de magie afin d'établir sur son cou une tête de vache en guise de remplacement [42]. À l'acte de violence succède le geste d'apaisement de Thot qui donne à la déesse locale l'apparence d'une vache. C'est ce geste d'apaisement qui est réitéré lors du rite par le roi qui endosse le rôle de Thot, ou se place comme son héritier, comme le montrent les épithètes qu'il s'attribue [43].

---

ptolémaïque et romaine. Actes de la journée d'études de l'équipe EPHE (EA 4519) « Égypte ancienne : archéologie, langue, religion », Paris, 27 juin 2013, *CENiM* 10, 2015, p. 55-88. Sur les composantes territoriales des provinces, figurées dans les processions géographiques « quadripartites », voir notamment J. TATTKO, « Quellenübersicht zu den *mr*-Kanälen, *ww*- und *pḥw*-Gebiteten », dans A. Rickert, B. Ventker (éd.), *Altägyptische Enzyklopädien. Die Soubassements in den Tempeln der griechisch-römischen Zeit*, *Soubassementstudien* I/1, *SSR* 7, 2014, p. 153-223.

[37] Noter que le rite local est perdu sur le mur d'enceinte d'Edfou (= *Edfou* VII).

[38] *Edfou* V, 183, 16-184, 9.

[39] *Edfou* III, 287, 13-17 et 285, 2 ; 286, 3 ; 288, 9.

[40] *Dend.* IX, 180, 15-181, 10.

[41] *Dend.* XII, 116, 12-117, 5. La *ménat* a pour rôle de protéger Hathor, voir C. CHÂTELET, « L'offrande du collier-*menit* : un symbole de protection », dans Chr. Zivie-Coche (éd.), *CENiM* 10, 2015, notamment p. 95, en étant nouée (*ṯs*) à son cou. Au temple d'Isis de Dendara, c'est Isis qui incarne la maîtresse d'Atfih apaisée par la présentation de la *ménat*, *Dend. Temple d'Isis*, 158, 10-159, 16 et S. CAUVILLE, *Dendara. Le temple d'Isis* II, *OLA* 179, 2009, p. 154-155.

[42] Voir notamment Chr. LEITZ, *Tagewählerei. Das Buch ḥꜣt nḥḥ pḥ.wy ḏt und verwandte Texte*, *ÄgAbh* 55/1-2, 1994, p. 56-57 et J. VANDIER, *Le papyrus Jumilhac*, Paris, 1961, p. 132, pour les sources mentionnant l'intervention de Thot.

[43] *Tḥ, Ꜣḫ m wnw.t=f, Spd r(ꜣ)* (*Edfou* III, 287, 15 ; *LGG* VI, 283a et VII, 435c-436a ; cf. D. KURTH, *Die Dekoration der Saülen in Pronaos des Tempels von Edfou*, *GOF* 4/11, 1983, p. 163, n. 22) ; *Ḏḥwty mdw nfr*, *Snsy jꜣw*, *Sḫprw ḥkn(.w)*, *Jsdn*, *Ꜣḫ r(ꜣ) ḥr njs ḥkn* (*Dend.* IX, 181, 1-2 et 9 ; *LGG* I, 25b-c et 558b-560b) ; *Jw ʿ mnḫ n wr Ḥkꜣ* (*Dend.* XII, 116, 16).

Les toponymes mentionnés dans l'ensemble de cette documentation sont Méténou, Tep-ihou et une manière de nommer leur localisation en Égypte, c'est-à-dire Pehouy Chemâou « Arrière, fin de la Haute-Égypte ». Le rite concernait donc Hathor et Isis, celles que l'on rencontre à la limite de la Haute-Égypte, dans la province nommée Méténou, dans le chef-lieu primitif Tep-ihou. Le dernier toponyme, mentionné dans les sources (1), (3) et (4), désignerait le siège même du rite, c'est-à-dire le complexe cultuel – ou une de ses parties – dont le nom reste à expliciter.

Ce toponyme apparaît aussi dans une procession géographique « quadripartite ». Représentées sur les soubassements des temples, quatre entités personnifient chacun des centres cultuels d'Égypte qui apportent leurs tributs au dieu du temple. Il s'agit de la province, qui abrite la métropole préservant elle-même le principal centre cultuel ; du canal qui relie la métropole au Nil et donc au reste de l'Égypte ; des *w* et *pḥw* qui représentent la campagne de la métropole. L'entité personnifiant le canal de la XXIIe province de Haute-Égypte apporte à Hathor de Dendara « la douce eau créée par les dieux du ciel » car elle est « Hésat qui préside à (5) [44]. Ce canal lie donc le Nil au grand temple de la déesse qui y réside sous son aspect apaisé de bovin, c'est-à-dire Hésat, vache sacrée vivante par laquelle l'Hathor d'Atfih se révèle aux hommes.

À ces quatre attestations s'ajoute une variante, (6) , désignation du lieu où est conservée l'image, la statue de l'Osiris local, protégée par Hathor et Isis [45].

La signification de ce toponyme peut donner lieu à plusieurs interprétations ; il est possible de le décomposer en trois segments :

(1)

(3)

(4)

(5)

(6)

Le premier segment (*pr* ou *ḥw.t*) est une désignation du domaine, de la demeure où réside la divinité. On peut hésiter entre *jꜣḫ.t* et *ꜣḫ.t* pour la transcription phonétique du deuxième segment. L'emploi du hiéroglyphe logogramme (N8) favorise cependant la lecture *jꜣḫ.t*, associé au déterminatif (H8), il s'agit certainement d'une épithète divine fondée sur le mot *jꜣḫ* « éclairer ; être illuminé », qui connaît aussi une variante graphique *ꜣḫ* « illuminer, briller » [46]. Cette épithète est donnée par deux fois à Hathor d'Atfih à tête de vache dans le rite de prier le dieu (3) [47] : « Brillante, Éclatante, Lumineuse » [48]. Dans les sources (1)

[44] *Dend.* XII, 80, 15-16.
[45] *Dend.* X, 329, 15.
[46] Comparer VÉgA ID 1572, *jꜣḫ* « éclairer ; être illuminé » et ID 479, *ꜣḫ* « illuminer, briller » ; voir aussi ID 883, *jꜣḫw* « lumière, éclat (du soleil) » et ID 478, *ꜣḫw* « lumière, éclat (du soleil) » [consultés le 07/10/2016].
[47] *Dend.* IX, 181, 2-3. Pour la première mention, le hiéroglyphe de la vache peut être interprété comme le déterminatif de *jꜣḫ.t* (cf. *Dend.* I, 148, 16, dans cette scène d'offrande du lait, Isis est « (la vache) Jakhet, (la vache) Hésat, la mère du dieu […] »). Étant donné le contexte, et malgré l'absence de déterminatif, on peut considérer que le terme *jꜣḫ.w* (*Dend.* IX, 180, 15 et 181, 2) est relatif à un troupeau de vaches, les « (vaches-) lumineuses ».

et (4), le troisième segment comporte le signe (E92) qui peut être considéré, avec (X1) et (O49), comme un déterminatif du toponyme puisque, dans ce lieu cultuel, la divinité apaisée se révèle sous son apparence de vache, Hésat. Cette vache pourvoyeuse d'un lait blanc était probablement blanche, couleur que l'on peut associer à la luminosité [49], ce qui conforte la lecture *jꜣḫ.t* du deuxième segment. On peut aussi considérer que le signe est plutôt un déterminatif de *jꜣḫ.t*.

Pr-jꜣḫ.t « Domaine de la (vache) Lumineuse » est donc une lecture plausible du nom du grand temple, ou du moins d'une de ces parties [50], mais il doit encore être validé par la documentation textuelle provenant d'Atfih, insuffisante et méconnue. Toutefois, il est probable que ce soit ce toponyme qu'il faille reconnaître dans le terme πεχις, associé à la vache d'Aphroditopolis sur un papyrus datant du Ier siècle de notre ère [51].

Localisation du principal complexe cultuel antique à Atfih

Aucune prospection n'a encore été mise en place pour localiser la principale aire cultuelle antique primitivement dédiée à Hathor. Pourtant, quelques indices archéologiques et les témoignages d'auteurs coptes et arabes peuvent orienter les recherches.

En 1992, l'égyptologue A. Moussa, qui travaillait dans les nécropoles antiques à l'est d'Atfih, publia un bas-relief datant du règne de Ramsès II découvert dans les fondations d'une église nommée Deir al-Rossol, littéralement « Monastère des Apôtres » [52]. La découverte fut vraisemblablement permise en raison de travaux de restauration [53]. En 2009, j'ai eu l'occasion de visiter l'édifice et le prêtre m'indiqua l'emplacement où fut retrouvé ce bloc, en 1989. Il me signala aussi que, d'après les traditions, un monastère fut fondé au IVe siècle de notre ère ; il n'est plus en service aujourd'hui et est composé de trois églises, dont Deir al-Rossol qui est la seule en activité. L'église abrite également la cellule dans laquelle se serait retiré saint Paul le Simple, disciple de saint Antoine, à la fin du IIIe siècle [54].

Au XVe siècle, l'historiographe égyptien al-Maqrizi évoque, dans ses *Khitāt*, l'existence à proximité d'Atfih d'un petit monastère dédié à Pierre et Paul, les apôtres martyrs sous le règne de Néron [55]. D'après ses indications, il se situait vers le sud, et une fête s'y déroulait le

---

[48] Cf. *LGG* I, 111b-c. Noter que le terme *ꜣḫ.t*, vraisemblablement fondé sur *ꜣḫ* « verdir, prospérer » (cf. VÉgA ID 448 [consulté le 07/10/2016]), désigne d'autres vaches hypostases d'Hathor dans le Delta : cf. Ch. CASSIER, *CENiM* 11, 2015, p. 63.

[49] Cf. Ch. CASSIER, *op. cit.*, p. 58.

[50] Il y a peut-être eu une confusion entre ce toponyme et *Pr-nb.t-Tp-jḥ.w* en *Edfou* I²/3, 343, 16. Noter aussi que *Pr-jꜣḫ.t* n'est pas un toponyme spécifique à Atfih et se rencontre pour d'autres localités, notamment Dendara, cf. Fr.-R. HERBIN, *Le livre de parcourir l'éternité*, *OLA* 58, 1994, p. 124-125, II, 8-9.

[51] Ch. CASSIER, *op. cit.*, p. 54.

[52] A.M. MOUSSA, « A Lintel of Ramesses II from Atfih », *Orientalia* 61/2, 1992, p. 92-93, maintenant conservé au National Museum of Egyptian Civilization (NMEC, 144_HEL), je remercie le Prof. Dr. Khaled el-Enany et Mme Fatma Bakkar pour cette information.

[53] La rénovation s'est achevée en 2015, voir Hebdo Al-Ahram en ligne, semaine du 4 au 10 février 2015 – Numéro 1061 ; semaine du 6 au 12 janvier 2016 – Numéro 1108 ; l'église semble avoir également souffert d'un tremblement de terre en 1992. Voir aussi R. HAMDĪ, « Who Saves the "crucified" Monastery of Apostles in Atfīh ? », Arab West Report, Year 2008, Week 4, n° 37.

[54] A. WAMBOLDT, « Visting Atfih and Dayr al-Maimun, Places of Great Importance to the Traditions of St. Paul the Simple and St. Anthony », Arab West Report, Year 2009, Week 26, n° 3.

[55] Consulter les traductions de B.T.A. EVETTS, A.J. BUTLER, *The Churches and Monasteries of Egypt and Some Neighbouring Countries Attributed to Abu Salih The Armenian*, *AnOxon Semitic Series* 7, 1895, p. 306 (5) et de

5 du mois de Abib en l'honneur de la mort de Pierre l'Apôtre [56]. Ce monastère n'apparaît pas dans les sources de l'Antiquité tardive [57] et le témoignage d'al-Maqrizi fournit la seule mention textuelle de cet ensemble chrétien. Toutefois, les indications géographiques de l'historiographe, bien que succinctes, correspondent à l'emplacement de l'église Deir al-Rossol [58]. En outre, celle-ci a vraisemblablement préservé par son nom le souvenir de l'ancien monastère fondé en l'honneur des apôtres Pierre et Paul. Il reste à expliquer la présence d'un bloc aux noms de Ramsès II dans les fondations de cette église.

À partir du IVe siècle, l'expansion du christianisme, favorisé par l'empereur Constantin, s'accompagne de la destruction totale ou partielle des temples païens, de leurs transformations ou encore de leur abandon avec réemploi de leurs éléments, le tout au profit d'édifices chrétiens [59]. En toute logique, la réappropriation du principal temple d'une localité apparaît comme le meilleur moyen d'asseoir l'autorité du christianisme sur le territoire païen. En Égypte, ces phénomènes sont visibles pour les grands temples encore bien préservés [60]. Dans la mesure où un seul bas-relief d'époque pharaonique a été retrouvé dans les fondations de Deir al-Rossol, il n'est pas sûr que celle-ci s'élève à l'emplacement même du grand temple. Cet unique bloc, et le fait qu'aucune trace de structure n'apparaisse dans l'enceinte de l'ancien monastère, suggèrent la destruction totale du complexe antique. Les éléments auraient été réemployés dans les édifices chrétiens, dès le IVe siècle. Si le monastère ne s'élevait pas sur les ruines de ce complexe, quelques données archéologiques et cartographiques laissent supposer qu'il en était relativement proche.

Les cartes du *Survey of Egypt*, réalisées avant les premières fouilles archéologiques dans la région, permettent de localiser différentes aires saintes : le monastère et un cimetière chrétien (++) sont au sud de la ville, près d'un canal. Au sud et à l'est, se trouvent trois espaces d'inhumations musulmans (--), deux sont associés à un tombeau de *Cheikh* (𓃀). Tous ces cimetières se sont développés au sud des nécropoles antiques, dont l'Hésateum, zone également nommée « Minshat Solimân » [fig. 1] [61].

L. LEROY, « Les couvents des chrétiens. Traduction de l'arabe d'al-Makrizi », *ROC* 2e série III (XIII), 1908, p. 35.

[56] Cette fête porte le nom d'al-Kasrîyah (cf. la traduction de L. Leroy, *loc. cit.*). Elle pourrait avoir donné son nom au monastère lui-même (cf. B.T.A. EVETTS, A.J. BUTLER, *loc. cit.* et St. TIMM, *Das christlich-koptische Ägypten* 1, p. 254).

[57] Les traditions chrétiennes d'Atfih remontent cependant bien au IVe siècle : un évêché, dont le nom n'est pas précisé, semble y être attesté dès 325 et Athanasius mentionne l'épiscopat d'Aphroditon en 339 (voir St. TIMM, *op. cit.*, p. 251-252).

[58] Noter qu'al-Maqrizi signale un autre monastère nommé Deir al-Rossol au nord d'Atfih, entre les villes d'al-Saff et d'al-Oudi (B.T.A. EVETTS, A.J. BUTLER, *op. cit.*, p. 306 (4) ; L. LEROY, *op. cit.*, p. 35 ; St. TIMM, *Das christlich-koptische Ägypten* 2, p. 792-793). Cf. M. MARTIN, *Monastères et sites monastiques d'Égypte*, *BEC* 23, 2015, p. 50-51.

[59] À ce sujet voir J. HAHN, St. EMMEL, U. GOTTER (éd.), *From Temple to Church. Destruction and Renewal of Local Cultic Topography in Late Antiquity*, *RGRW* 163, 2008 et notamment St. EMMEL, U. GOTTER, J. HAHN, « "From Temple to Church": Analysing a Late Antique Phenomenon of Transformation », p. 1-22. Consulter également dans cet ouvrage, L. CAGNARD, « Perspectives de recherche archéologique dans la région de l'ancienne Khem/Létopolis à travers une étude préliminaire de géographie historique », p. 37-38.

[60] À Dendara par exemple, une basilique fut érigée au sein même de l'enceinte du temple d'Hathor, voir S. CAUVILLE, *Le temple de Dendera. Guide archéologique*, *BiGen* 12, 1990, p. 26-27 et 97. Pour un autre exemple, voir P. GROSSMANN, « On the Church in the Hathor Temple of Dayr al-Madina », *MDAIK* 70/71, 2014/2015, p. 147-158.

[61] La région d'Atfih est partagée sur plusieurs feuilles : *Saf* ; 101/III-II S.E. ; 1910 ; 2nd Edition ; Survey Department. Surveyed in 1910 ; *Reqqa* ; 100/III-I S.E. ; 1910 ; 2nd Edition ; Survey Department. Surveyed in 1910 ; *Wasta* ; 105/IV-I S.E. ; Survey Department. Surveyed in 1900-02 ; 1906-07 ; revised in 1908-10 et

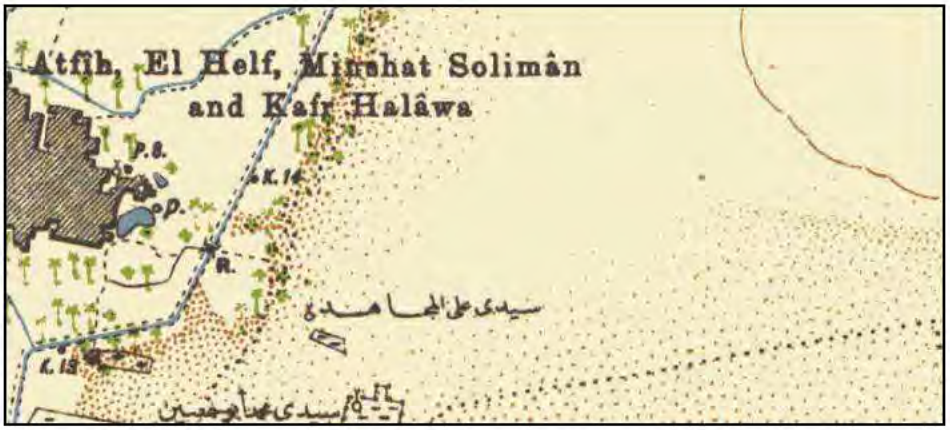

Fig. 1. Aires saintes à l'est d'Atfih, détail d'après *Saf* ; 101/III-II S.E. ; 1910 ; 2nd Edition ; Survey Department. Surveyed in 1910.

Une comparaison entre ces feuilles [fig. 2] et les images satellites Corona CAST [62] et Digital Globe [fig. 3 et 4] montre que chaque cimetière s'est largement étendu durant un siècle. Des hameaux se sont également développés à proximité de ces cimetières, vraisemblablement après les années 1960.

Fig. 2. Région d'Atfih d'après les feuilles du *Survey of Egypt*, 1898-1910 (assemblage © Ch. Cassier).

Masged Musa ; 106/IV-II S.E. ; 1908 ; Survey Department. Surveyed in 1898 ; revised in 1905. Pour la consultation de ces feuilles voir le site www.cartomundi.fr, série Egypte, Topographie, 1 : 50 000, 1896-1923, 172 feuilles. Sur l'extension des cimetières autour de l'ancien monastère d'Atfih, cf. M. MARTIN, *op. cit.*, p. 5 et n. 3.

[62] Accessibles sur http://corona.cast.uark.edu/atlas#zoom=15&center=3480173,3427575.

Fig. 3. Région d'Atfih à la fin des années 1960 (image © Corona,1105-2235Fore [Nov 18, 1968]. Center for Advanced Spatial Technologies, University of Arkansas/U.S. Geological Survey).

Fig. 4. Région d'Atfih en 2015 (d'après Google Earth™, image © DigitalGlobe 2015).

D'après le registre d'entrée du magasin archéologique d'Atfih, consulté en 2009, divers artefacts – fragments de calcaire, poterie et peut-être des statues, que je n'ai pas pu étudier – proviennent de ces cimetières ; ils ont été découverts lors d'inhumations modernes. La céramique de surface étudiée par P. Ballet indiquerait que ces cimetières se situent dans la zone où s'élevait la ville byzantine [63].

Différentes strates semblent ainsi se superposer au sud-est d'Atfih. D'abord le complexe cultuel antique, dont le bas-relief de Ramsès II serait le dernier témoignage. Ensuite, le monastère et probablement son cimetière, édifiés plus à l'ouest, avec pour matériaux de

[63] P. Ballet (« Sites et tessons. Un voyage en Moyenne-Égypte », dans Chr. Décobert (éd.), *Itinéraires d'Égypte. Mélanges offerts au père Maurice Martin s.j.*, *BiEtud* 107, 1992, p. 23) situe la ville d'époque byzantine « vers la partie nord du cimetière musulman (...) à l'ouest d'une tombe » de *Cheikh*.

construction les éléments du complexe païen ; puis, à l'est de cet ensemble chrétien, la ville ou du moins une installation d'époque byzantine qui se serait donc élevée à l'emplacement même du temple antique. Enfin, à proximité immédiate, les tombeaux de « Cheikhs » auprès desquels se sont développés les cimetières musulmans qui ont fini par recouvrir l'installation byzantine [64].

Identifier d'autres espaces cultuels

La documentation de géographie religieuse, provenant des grands temples tardifs et des papyrus sacerdotaux à contenu encyclopédique, fournit plusieurs toponymes antiques relatifs à Atfih mais le manque de données locales rend d'éventuels recoupements difficiles. À l'heure actuelle, seules quelques données archéologiques et papyrologiques permettent d'esquisser une organisation spatiale des autres aires cultuelles antiques dans et à proximité de la métropole.

Le complexe de l'Hésateum : un temple funéraire ?

Les tombes des hypostases de la vache sacrée Hésat sont localisées dans la zone archéologique à l'est d'Atfih, à environ 2 km au nord-est de l'église Deir al-Rossol, au sein même des nécropoles civiles antiques [fig. 4]. Dans l'état actuel du site, 16 caveaux partiellement détruits (zones A à D) et les restes de structures non identifiées (zone E) forment une sorte de rectangle, dans la partie nord-ouest de la zone archéologique, à environ 500 mètres à l'est des cultures. L'ensemble paraît dater de l'époque ptolémaïque mais les travaux archéologiques entrepris à Atfih depuis le début du XXe siècle démontrent que les tombes de vaches ont été bâties avec des blocs provenant de monuments plus anciens ; en outre, la zone A abrite un sarcophage (n° 16) qui daterait de la fin de l'époque dynastique [65].

Les données satellites permettent d'évaluer la superficie de cette aire funéraire à approximativement 2000-2500 m². Il devait s'agir d'un complexe comprenant les tombes, souterraines, associées à des superstructures, et l'ensemble était probablement contenu dans une enceinte en briques crues ; pour l'heure aucune trace de cette enceinte n'a été clairement identifiée [fig. 5].

[64] Sur les tombeaux de « Cheikhs » situés à proximité immédiate des espaces chrétiens voir E. WIPSZYCKA, *Moines et communautés monastiques en Égypte (IVe-VIIIe siècles)*, *JJP-Suppl*. XI, 2009, p. 259-260.
[65] Ch. CASSIER, *CENiM* 11, 2015, p. 49-54.

Fig. 5. Périmètre approximatif et zones A à E du complexe de l'Hésateum (d'après Google Earth™, image © DigitalGlobe 2015).

L'unique stèle funéraire connue dédiée à une vache Hésat mentionne un temple, , « Demeure-de-Hésat », dans lequel différents prêtres se rendent en hâte après l'annonce de la mort d'une hypostase [66]. Le texte, très lacunaire, suggère que les rites accompagnant l'inhumation de la vache défunte se déroulaient en ce lieu. Il pourrait s'agir aussi du temple dans lequel était rendu quotidiennement le culte funéraire des vaches. Si l'on se fie, par exemple, à l'organisation spatiale du complexe funéraire des mères des taureaux Apis à Saqqâra, cet espace cultuel devait se trouver à proximité des tombes de vaches.

Les travaux entrepris dans la nécropole des animaux sacrés de Saqqâra par l'Egypt Exploration Society ont en effet permis de dégager un temple associé aux cultes des animaux inhumés sur place. Le sanctuaire principal de ce temple, dénommé (A), apparaît clairement en relation avec les catacombes consacrées spécialement aux mères des taureaux sacrés et notamment avec la partie qui semble être la plus ancienne (A.I-III) [67]. Cette association étroite entre les sépultures primitives des catacombes et le sanctuaire principal apporte un éclairage nouveau sur la zone E de l'Hésateum.

Cette zone, située dans la partie sud-est de la nécropole des vaches, se trouve à un niveau supérieur par rapport à toutes les autres zones du site. Les morceaux de calcaire qu'elle abrite seraient donc les restes d'une superstructure. Il s'agit d'un assemblage de blocs taillés, plus spécifiquement d'un pavement et d'assises [fig. 6].

[66] W. SPIEGELBERG, « Ein Denkstein auf den Tod einer heiligen Isiskuh », *ZÄS* 43, 1906, p. 131, l. 8 ; cf. A. KAMAL, *Stèles ptolémaïques et romaines* I-II, CGC, 1904-1905, pl. 53, CG 22180. Pour une hypothèse sur la provenance de cette stèle voir Ch. CASSIER, *op. cit.*, p. 52.

[67] S. DAVIES, *The Sacred Animal Necropolis at North Saqqara. The Mother of Apis and Baboon Catacombs. The Archaeological Report*, *ExcMem* 26, 2006, p. 15-17, fig. 3 et pl. Ia et d.

Fig. 6. Vue d'ensemble des blocs en calcaire présents dans la zone E de l'Hésateum (© MEFA).

Au sud de ce premier agencement se trouvent deux pans de mur en briques crues et un creusement du *gebel* dans lequel un autre ensemble de blocs de calcaire a été découvert [fig. 7 et 8].

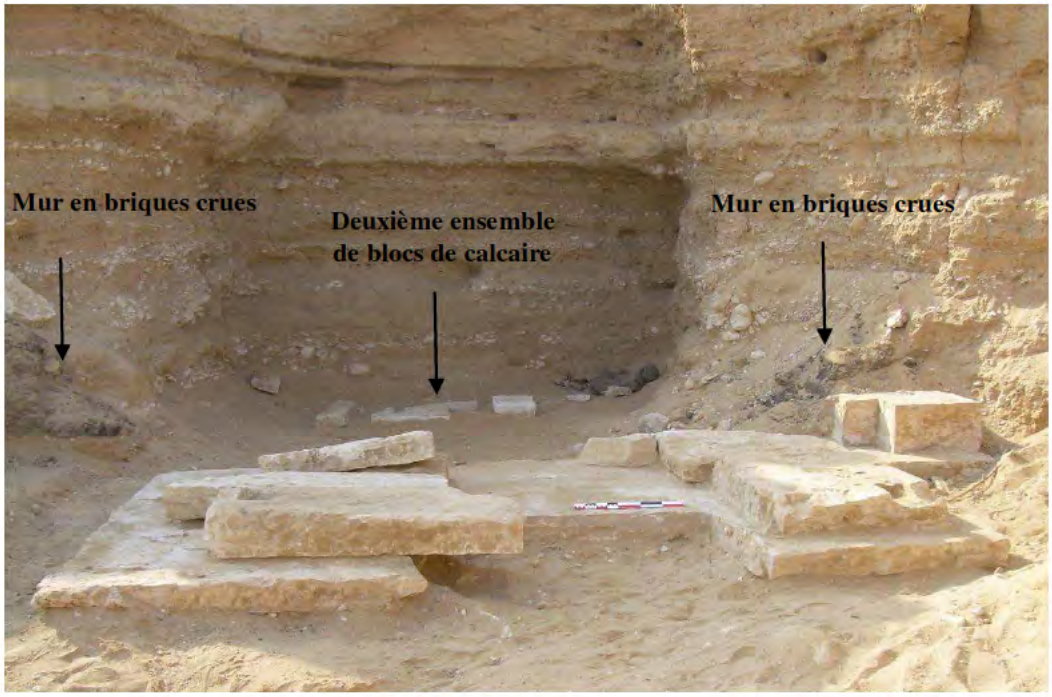

Fig. 7. Zone E vue par le nord (© MEFA).

Fig. 8. Deuxième ensemble de blocs de calcaire, détail du pavement (© MEFA).

Ce deuxième agencement est vraisemblablement un pavement, quelques autres blocs épars ont été découverts à proximité. L'ensemble formait peut-être une niche, percée dans le mur de briques crues et aménagée dans le *gebel*.

L'agencement complet de ces structures rappelle celui du temple des animaux sacrés de Saqqâra. En effet, d'une part cette zone E présente un mur en briques crues percé d'éléments en calcaire – des niches et probablement des portes d'accès –, d'autre part, elle jouxte la zone A, la plus ancienne de l'Hésateum. L'ensemble peut donc plausiblement être identifié comme une partie d'un temple, celui dédié aux vaches défuntes. Parce que trop étroit du nord au sud, il devait être axé ouest-est. Cette partie pourrait être le sanctuaire, étant donné l'abondance de morceaux de calcaire taillés sur cette surface restreinte et, surtout, le fait qu'elle se trouve à proximité immédiate de l'élément qui apparaît, pour l'heure, comme le plus ancien de la zone : le sarcophage de vache 16 [fig.5]. L'éventuel sanctuaire semblait communiquer directement avec cette relique relative à la première vache inhumée dans la nécropole, à l'instar du sanctuaire (A) et des catacombes des vaches mères des Apis à Saqqâra.

L'exploration archéologique de la MEFA n'ayant pu s'étendre vers l'est, la superficie de cette éventuelle aire cultuelle ne peut pas être estimée.

Recherches et perspectives d'après le papyrus BGU VI 1216

Le papyrus grec *BGU* VI 1216, datant du IIe siècle avant notre ère, mentionne plusieurs toponymes et divinités principalement associés aux nomes Memphite et Aphroditopolite [68]. La provenance de ce document est incertaine mais son contenu tend à démontrer qu'il

[68] Berlin, Ägyptisches Museum, P. 11883 a-b = *BGU* VI, 1216, p. 14-21 ; voir P. BOTTIGELLI, « Repertorio topografico dei templi e dei sacerdoti dell'Egitto tolemaico », *Aegyptus* 21, 1941, p. 51-54 ; H. CUVIGNY, *L'arpentage par espèces dans l'Égypte ptolémaïque d'après les papyrus grecs*, *PapBrux* 20, 1985, p. 70-72.

proviendrait d'Aphroditopolis [69]. Il mentionne en effet plusieurs ensembles de terres avec leurs superficies totales et la nature de leur exploitation ou de leur appartenance, vraisemblablement dans le but de justifier le peu, voire l'absence, de rendement des terres d'Aphroditopolis. Il aurait été rédigé par l'administration du grand temple local en réponse à une plainte de la trésorerie royale (βασιλικόν) concernant le faible montant des impôts perçus pour l'exploitation de ces terres. Celles appartenant spécifiquement à « Hathor maîtresse d'Atfih, Isis la déesse grande » sont plusieurs fois mentionnées (l. 30-42 ; 55-60 ; 86-118 ; et probablement 139-154). Les taxes dues, comme l'*apomoira* [70], sont notifiées et il est aussi précisé que les terres d'Hathor-Isis dédiées à l'entretien de la vache Hésat sont exemptes d'impôts [71]. Le papyrus est par endroits très lacunaire mais d'autres espaces cultuels peuvent être mis en exergue. Il s'agit ici de présenter une première esquisse de la topographie cultuelle d'Aphroditopolis en confrontant ce papyrus grec de nature administrative aux données de géographie religieuse des temples gréco-romains.

Le papyrus mentionne par deux fois un ensemble de terres dans Aphroditopolis (l. 45-54 ; 155-163) :

> τοῦ ἐν Ἀφροδίτης πόλει ἱεροῦ Ἁρμώτου καὶ Ἁρποχράτου θεῶν με(γίστων)
> Ὀσείριος τοῦ ἐν Ψεννώθρει
> τοῦ ἐν Ἀλεξανδρείᾳ Ἁρμωτιείου
> Νεμέσεων καὶ Ἀδραστειῶν θεῶν μεγίστων ἐπηκόων
> ἰβιώνων τροφῆς

Il est d'abord question du temple consacré à Harmotès et Harpocrate dans Aphroditopolis (τοῦ ἐν Ἀφροδίτης πόλει ἱεροῦ Ἁρμώτου καὶ Ἁρποχράτου), qui était associé à des terres sacrées spécialement dédiées à la confection de pain et à la production de lentilles, probablement pour leurs cultes (l. 43-44 ; 157-158). Ces deux aspects de l'Horus local sont bien documentés dans le corpus de textes religieux relatif à la XXIIe province de Haute-Égypte. Harmotès [72] apparaît en effet comme la forme adulte, pourvue d'épithètes guerrières et à l'apparence hiéracocéphale. Il est le protecteur de son père, héritier et même roi [73]. C'est certainement à cette forme de l'Horus local qu'était consacré l'Harmoteseum à Alexandrie (l. 48 ; 160-161). Ce lieu cultuel n'étant pas connu pas d'autres sources, on ne peut que supposer que des terres fussent destinées à son entretien dans la localité d'origine d'Harmotès. Quant à Harpocrate, c'est la forme juvénile du dieu, celle qui évoque sa mise au monde par Isis, puis son allaitement et son éduction dans le *pḥw* de la métropole, notamment par la vache Hésat [74], étapes qui préfigurent le guerrier en quête de son héritage royal [75]. Au temple de Dendara, ces deux aspects se confondent : le roi est présenté accomplissant le rite pour Hathor d'Atfih et Harmotès qui revêt l'apparence d'un enfant tout en ayant la qualification de « roi efficace », le rite ayant pour but de faire apparaître la forme apaisée d'Harmotès et non sa

---

[69] Voir les remarques de W. SPIEGELBERG, « Ägyptologische Beiträge », *APF* 7, 1924, p. 183-185. *BGU* VI, 1216 mentionne aussi les terres sacrées de Ptah (Ptah-Apis) de Memphis (τοῦ ἐν Μέμφει ἱεροῦ Φθαιάπιος θεῶν μεγίστων l. 52-53), il pourrait s'agir de terres dédiées au culte de la divinité dans Aphroditopolis.

[70] Sur cette taxe sur les vignes et vergers dédiée au culte funéraire d'Arsinoé Philadelphe voir Cl. PRÉAUX, *L'économie royale des Lagides*, Leyde, 1939, p. 171-181.

[71] Cf. Cl. PRÉAUX, *op. cit.*, 1939, p. 486-488.

[72] Pour cette transcription grecque de *Ḥr Mtnw* « Horus du Méténou » voir J. QUAEGEBEUR, *LÄ* II, 1977, col. 997-998, *s. v.* Harmotes.

[73] *Dend.* III, 192, 3-4.

[74] *MamEdfou*, 73, 7-10 ; *Dend.* XII, 81, 5-8 ; *Edfou* IV, 193, 1-4.

[75] La naissance et la destinée d'Harmotès sont relatées dans le papyrus du Delta, D. MEEKS, *Mythes et légendes du Delta d'après le papyrus Brooklyn 47.218.84*, *MIFAO* 125, 2006, p. 21 (IX, 9) et p. 22-23 (X, 7-XI, 1).

forme guerrière [76] (cf. *supra*). L'espace cultuel dédié à ces deux formes de l'Horus local devait être un domaine qui lui était propre dans Aphroditopolis [77], il faut peut-être imaginer un *pr* comme celui de l'Horus de Dendara [78].

Le temple d'Osiris dans Psennôthrei (Ὀσείριος τοῦ ἐν Ψεννώθρει) est ensuite mentionné (l. 47, 158-159, cf. aussi l. 133 dans un contexte lacunaire). Le toponyme n'apparaît pas dans d'autres sources [79]. D'après la documentation papyrologique et celle donnée par les temples gréco-romains, les traditions osiriennes locales ont trait à la protection du corps d'Osiris [80], il s'agit donc peut-être ici du lieu au sein duquel ces croyances étaient mises en pratique.

Dans Aphroditopolis, des terres appartiennent également aux Némésis et aux Adrastées « celles qui entendent » (l. 49-50 ; 162-163). Celles-ci sont probablement une *interpretatio graeca* de déesses indigènes locales ou peut-être d'épithètes particulières de l'Hathor locale ; dans le contexte aphroditopolitain, elles ne sont pas autrement documentées.

Le papyrus mentionne plusieurs fois le terme ἰβιώνων (l. 1-2, 51, 134-135, 164, 172) qui désigne couramment les espaces dédiés aux ibis sacrés de Thot, notamment dans le nome Hermopolite [81]. Pour P. Gallo, « ibion » (ἰβιών) pourrait être l'équivalent du démotique *ʿḫy.t* dans le sens de « volière (pour les ibis) » [82]. La présence d'un lieu d'élevage d'ibis (ἰβιώνων τροφῆς, l. 51) dans Aphroditopolis, documentée uniquement par le papyrus *BGU* VI 1216 [83], corrobore le rôle tenu par Thot dans la cosmogonie locale (cf. *supra*) [84].

A. Calderini a indiqué que l'*ibion* pourrait aussi désigner des localités rurales qui se seraient vraisemblablement développées autour des espaces réservés aux ibis sacrés [85]. Certains devaient se trouver à proximité immédiate d'Aphroditopolis, dans sa campagne, participant ainsi à son agglomération. Deux d'entre eux sont documentés par d'autres sources :

Psychis (= Ψύχει, Ψύχεως, Ψ̣ύχε[ω]ς) l. 3, 134, 167
Poonpaônthis (= [Ποο]νπαώνθ(εως), Ποονπαώνθε(ως), Ποονπ[αώνθεως]) l. 3, 11, 175

D'après le papyrus Cairo Zenon 3 59301, Psychis serait un village (*komè*, puis *chôrion*) localisé dans le nome Memphite [86]. Toutefois l'existence de plusieurs Ψύχεως, dont un dans l'Aphroditopolite, est envisageable. Poonpaônthis, qui d'après *BGU* VI 1216 possédait un

[76] *Dend.* IX, 181, 7-8.
[77] Ce qui n'exclut pas la possibilité qu'il y ait eu des chapelles cultuelles consacrées à l'Horus local au sein même du grand temple d'Hathor-Isis.
[78] Pour ce domaine voir *Dend. Temple d'Isis*, pl. XV.
[79] TM Geo ID 8169 [consulté le 15/10/16] sous la forme Ψεννωθρις. Cf. K. VANDORPE, *Egyptische geografische elementen in Griekse transcriptie*, Louvain, 1988, p. 148, *s. v.* Ψεννῶθρις qui retranscrit *pꜣ-š-n-ntrj*, « le lac du dieu ».
[80] Ch. CASSIER, *Tepytihout (Atfih)*, p. 385-390.
[81] LSJ, 817, ἰβιών [ι_β], ῶνος, ὁ « chapel of the sacred ibis ».
[82] P. GALLO, « A proposito del termine demotico *ʿḫj.t* e dell'eventuale corrispondenza greca ἰβιών », *EVO* IX, 1986, p. 45-48.
[83] Cf. D. KESSLER, *Die heiligen Tiere und der König* I, *ÄAT* 16, 1989, p. 40, (83).
[84] Noter aussi la mention ἀνιερωμένης Τοθόηι, l. 119. Il s'agit vraisemblablement d'une aire cultuelle dédiée à Toutou/Tithoès, divinité qui n'est pas documentée par ailleurs en contexte aphroditopolitain. Je remercie Marion Claude pour son aide dans l'interprétation de ce passage ainsi que pour ces remarques concernant la traduction de ce texte grec.
[85] A. CALDERINI « IBIΩN nei nomi di luogo dell'Egitto Greco-Romano », *Mélanges Maspero* II, *MIFAO* 67, 1937, p. 345-355. Voir aussi M. DREW-BEAR, *Le nome Hermopolite. Toponymes et sites*, *ASP* 21, 1979, p. 122-132 pour une liste de petites localités du nome Hermopolite dont les noms sont précédés du terme « ibion ».
[86] TM Geo ID 1998 [consulté le 15/10/16].

temple (cf. l. 10-11) [87], est mentionné dans un décret connu par une stèle qui daterait du règne de Bérénice IV (57 av. J.-C.) et proviendrait d'Aphroditopolis ; il apparaît cependant dans un contexte lacunaire et ce décret n'apprend rien de plus sur ce toponyme [88].

Les localités secondaires du nome Aphroditopolite sont méconnues car la documentation administrative traitant de ce territoire est infime et le corpus de géographie religieuse documente essentiellement les cultes des métropoles provinciales. Leurs liens avec leur métropole demeurent donc encore obscurs mais on peut supposer que cette dernière prélevait des taxes dans ces localités qui devaient lui être subordonnées [89]. Les premières lignes du papyrus *BGU* VI 1216 pourraient être un inventaire de ces localités soumises à l'impôt et déclarées à la trésorerie royale (l.1-13).

Pour l'heure, rien ne permet de localiser les espaces cultuels mentionnés dans *BGU* VI 1216. Ils furent peut-être détruits ou transformés en édifices chrétiens : l'auteur de *Histoire des églises et des monastères d'Égypte* signale qu'il y avait dans le district d'Atfih, à l'intérieur et à l'extérieur de la ville, une vingtaine d'églises mais seulement dix étaient préservées à son époque, au XIIIe siècle. Il mentionne aussi un ancien temple [90].

*

* *

À Atfih, siège d'une ancienne communauté copte, la principale aire cultuelle antique, dont l'origine remonte à l'époque pharaonique, peut vraisemblablement être localisée à proximité de l'église Deir al-Rossol. La pérennité du culte d'Hathor montre qu'elle est la déesse des origines de la localité, reconnue en tant que telle par les Grecs, qui lui ont cependant préféré Isis pour protéger et représenter la métropole hellénisée. Les cultes des deux déesses semblent toutefois avoir été hébergés dans le temple primitif, jusqu'à l'ère chrétienne.

La topographie cultuelle antique d'Atfih est essentiellement connue par la documentation d'époque hellénistique. Le nom du grand temple dédié à Hathor et Isis semble révélé par les textes des temples gréco-romains traitant des rites et offrandes locaux. L'espace funéraire dédié à la vache hypostase d'Hathor-Isis, connu par l'archéologie et situé à environ 2 km au nord-est du grand temple, indique qu'une quinzaine de vaches Hésat au moins ont été honorées à l'époque des Lagides. Le culte de ces vaches défuntes était rendu dans un temple, qui pourrait être lié à la première vache inhumée dans la nécropole à la fin de l'époque dynastique ; enfin, le papyrus *BGU* VI 1216 mentionne notamment les espaces cultuels dédiés à Horus et Osiris, sans qu'ils puissent toutefois être localisés.

---

[87] Noter la mention du temple Koios (ἱεροῦ Κώιος) qui précède ce toponyme, est-ce une référence à une ethnie étrangère ? (cf. C.A. LA'DA, *Foreign Ethnics in Hellenistic Egypt*, *StudHell* 38, *Prosopographia Ptolemaica* X, 2002, p. 155-156). M. Claude me suggère une référence à l'île grecque de Kos.

[88] TM Geo ID 6837 [consulté le 15/10/16] et A. BERNAND, *La prose sur pierre dans l'Égypte hellénistique et romaine* I, p. 98-99, l. 28.

[89] Sur la hiérarchie des territoires voir notamment St. WACKENIER, « Le maillage du territoire septentrional de l'Héracléopolite à l'époque lagide », dans G. Gorre, P. Kosmann (dir.), *HEMGR* 48, 2013, p. 123-140. Pour des problématiques similaires relatives aux lieux de culte coptes et notamment les liens entre le chef-lieu et les villages d'un même nome, A. PAPACONSTANTINOU, *Le culte des saints en Égypte des Byzantins aux Abbassides. L'apport des inscriptions et des papyrus grecs et coptes*, Paris, 2001, notamment p. 306-311.

[90] Voir B.T.A. EVETTS, A.J. BUTLER, *op. cit.*, p. 165-166. L'auteur de cet ouvrage n'est pas identifié avec certitude, voir A. PAPACONSTANTINOU, *op. cit.*, p. 38.

BGU VI 1216 semble aussi évoquer Aphroditopolis en tant que métropole agglomérant divers hameaux ou localités secondaires abritant leurs propres espaces cultuels. Il reste cependant nécessaire d'étudier les papyrus démotiques et grecs afin de mieux cerner, d'une part la géographie cultuelle à l'échelle du nome entier et, d'autre part, les relations entre la métropole et les autres localités du nome.

C'est vraisemblablement sur la topographie d'Aphroditopolis que s'est fondé le cadastre religieux chrétien et musulman. La volonté d'asseoir l'autorité d'une religion sur une autre en se réappropriant un même territoire, phénomène lisible dans les strates toponymiques et archéologiques, a préservé l'histoire de ces religions, quasiment depuis leurs origines.